

## **Au milieu du gué**

En ce mois de juillet 2050, bien nommé par ses pics de chaleur à 50 degrés, le monde s'était brisé, de mille manières.

L'érosion des sols due à l'artificialisation et l'activité minière, l'effondrement de la biodiversité, la fin de l'accès à l'eau potable à domicile, la fin des énergies abordables, la fin de l'emploi décent et donc de la classe moyenne, la fin progressive du filet de sécurité sociale, la fin des déplacements au-delà de son bassin de vie, marquaient la fin d'une civilisation du toujours plus, née après 1945.

Malgré les alertes répétées d'une minorité, les avantages fiscaux des pouvoirs publics, les efforts, encore bien dérisoires, des grandes entreprises, tous constatèrent l'inexorable délitement de la structure sociale telle qu'on la connaissait avant 2020. Bien sûr, là aussi, la majorité continuait à nier, non pas l'existence d'un malaise, mais la réalité physique de cet effondrement. Même l'alternance de chaleur (il fait beau pour un mois de novembre), de précipitations (c'est bon pour les cultures), de froid intense (les plantes vont mieux reprendre au printemps) et la hausse continue de maladies étaient considérées comme des nuisances acceptables et surmontables de l'époque.

Les politiques furent à la hauteur des attentes... incapables de prendre des mesures impopulaires, donc hors sujet.

Quant à ceux qui étaient plus lucides, ils ne surent jamais se coordonner, apporter une vision commune. Parmi d'autres, citons :

- les survivalistes, tenant de l'individualisme paranoïaque et de l'organisation militaire ;
- les "transitionneurs", convaincus que certaines technologies vertes pouvaient résoudre les problèmes, tout en réorientant le capitalisme ou en allant vers un nouveau socialisme ;
- les "collapsonautes", nouvelle mouvance visant à se préparer à un monde différent, frugal, sans État, basé sur les réseaux d'entraide.

Le dialogue ne fut jamais possible, ce qui les rendit mutuellement inaudibles et grotesques aux yeux du public. Trop timorés ou trop activistes, chacun apporta sa petite pierre à l'effondrement de ce vaste château de cartes.

En 2026, le pétrole avait atteint 3€ du litre en France (et des prix souvent pires dans le reste du monde), alors que les véhicules individuels étaient devenus des produits de luxe. L'électricité avait également connu 4 années consécutives de hausse. Rouler à l'électrique restait un peu plus rentable, mais à condition d'avoir acheté un véhicule d'occasion car aucun véhicule neuf ne coûtait désormais moins de 40000 €. En outre, les rafales récurrentes, les pluies diluviennes, les ouragans et les canicules, par leur imprévisibilité, avaient entraîné la mort de nombreux automobilistes, quel que soit leur type de véhicule. Progressivement, la mobilité était devenue un acte planifié et prudent, limité dans le temps. Dans ces conditions, la propriété individuelle se limitait souvent à des moyens simples : vélos, trottinettes tout-terrain. Pour le reste, les véhicules existants étaient mutualisés et stockés dans des hangars, comme dans les anciens parcs de véhicules d'entreprises.

De nombreux habitants de lotissement vivant à plus de 20 km de leur travail durent négocier 3 jours de télétravail par semaine, pour espérer surnager financièrement.

Ceux vivant dans un logement chauffé à l'électricité (sauf dans des logements récents aux normes « RT 2012 » au moins) furent encore plus durement touchés, malgré des hivers assez doux. Des licenciements massifs se produisirent, entraînant immédiatement, une cascade de conséquences économiques : chute de la construction neuve et de la vente de véhicules neufs et récents, arrêt des projets de réseaux routiers structurants, réduction drastique des prêts bancaires.

Bien entendu, les licenciements au sein même des entreprises pourvoyeuses de ces services et biens de consommation ne se firent pas attendre. Toute l'industrie de la mobilité, axée très majoritairement sur le pétrole, commença sa descente aux enfers, à part le loisir de luxe dans un premier temps.

La grande distribution, par la polyvalence de ses produits et son ancrage, résistait encore, ainsi que, logiquement, l'agro-alimentaire. L'industrie pharmaceutique avait également su tirer profit de ce stress international, par l'explosion de la vente de calmants, anxiolytiques, anti-dépresseurs, somnifères. D'un autre côté, beaucoup ne se soignaient plus ou n'avaient simplement plus de médecin, ce qui entraîna en 20 ans une baisse du chiffre d'affaire du secteur de 60 %.

L'État continuait à se réduire, en ne remplaçant plus un seul fonctionnaire sortant (retraite, départ volontaire avec prime ou désormais licenciement comme dans le privé), sauf police, justice, éducation. Son objectif était officiellement de concentrer ses efforts sur la lutte contre le marasme économique et de verdir l'économie à 90%, en travaillant directement avec les grands groupes. Pour cela, le pantouflage était devenu la règle du haut-fonctionnaire, 3 ans dans le public, 3 ans dans le privé, afin de resserrer encore les liens.

Pour l'hôpital, ce fut une mesure plus radicale, avec le choix de le fusionner dans un régime privé réglementé, appelé "délégation du service public des soins", tandis que la sécurité sociale était remplacée par un "fond sanitaire" à capitaux privés. En conséquence, il devenait possible de se faire soigner si on avait une très bonne mutuelle. Pour le reste, il subsistait les urgences, pas plus de six fois l'an.

Dans ces conditions, les pays occidentaux retrouvèrent un mode de vie plus proche des pays qu'ils avaient décolonisé quelques décennies plus tôt : pas d'industrie lourde, peu de services.

De nouvelles épidémies successives, comme toujours à base de zoonoses, décimèrent toute la population fragile et âgée, tout cela trop rapidement pour qu'un traitement soit délivré.

De 8 milliards, la population mondiale descendit à 3. En France, ce fut à peine mieux, avec 40 pour cent de décès en 20 ans, et très peu de naissances en retour, soit 40 millions d'habitants en 2045.

La première cause de ces décès fut l'accès à une eau potable, dans un contexte de hausse de 1° de la température en 30 ans. L'eau était devenue un bien rare, du fait des sécheresses, de la pollution croissante des eaux de surfaces et des nappes souterraines. Les tentatives de désalinisation de l'eau de mer avaient connu de cuisants échecs, du simple fait de la demande trop importante d'énergie en rapport au faible rendement obtenu.

L'énergie, autre bien précieux. Les centrales nucléaires, faute d'eau de refroidissement et d'apport en uranium, étaient à l'arrêt, sauf cinq conservées pour des usages stratégiques. Seuls les panneaux solaires déjà installés constituaient encore des sources d'énergie utilisables par les particuliers. De petites éoliennes transportables créées vers 2030 par trois ingénieurs devenus agriculteurs, plus efficaces que les précédentes générations, étaient

également très prisées. Ces équipements faisaient l'objet d'un important marché noir, ainsi que les compétences de pose et d'entretien qui les accompagnaient.

---

Il faut donc se figurer en 2050 un monde de la débrouille : privé d'eau potable et d'énergie immédiatement disponibles, de services publics, d'hôpitaux, de médicaments, de protection ou de justice, la police se concentrant sur la surveillance et la disponibilité de ces mêmes services rares. Le gouvernement était devenu invisible avec la raréfaction des médias, agissant dans l'ombre pour sauver les meubles.

Le service public le plus visible est le petit maire, qui tentait de répondre à tous les besoins pratiques et urgents. Souvent, il ne s'agit plus d'une démocratie représentative comme nous la connaissions, mais plus d'une gouvernance tournante et d'adjoints désignés par tirage au sort.

Même les plus privilégiés ont dû revoir leur stratégie de survie. Ils sont désormais à peine mieux lotis que les autres. Ils vivent certes avec quelques réserves d'eau, d'énergie, de médicaments, quelques gardes du corps, un moyen de transport terrestre. Mais le cœur n'y est plus, leurs réserves de privilèges s'amenuisent, sans perspectives d'amélioration.

Surtout, ils savent qu'ils ne pourront refaçonner leur environnement selon leur volonté, comme ce fut le cas pendant des siècles. La machine-terre saigne abondamment. La machine humaine est exsangue et dispersée. La machine tout court n'a plus de jus.

En 2050 le vivant rejoue tous les mois "je t'aime, moi non plus" avec les feux de forêt, les pluies acides, les torrents de boue et la sécheresse, les vents violents, les inondations, dans une folle étreinte.

L'humain s'est reconstruit, doucement, contre toute attente, d'une autre manière, modestement.

Son égoïsme ne l'a finalement pas emporté, mais il boite. Son avenir est incertain. Il ne ferait rêver aucune génération précédente. Mais observons une nouvelle génération.

Samuel a 10 ans. Brun, les yeux clairs, la mèche rebelle, le corps souple et musclé, la peau halée par le soleil. Son corps a intégré les contraintes nouvelles, il supporte mieux les chaleurs, les variations climatiques, la pollution de l'air. Sans doute son génome a t'il évolué. On ne saurait prédire son évolution, en moins son espérance de vie, tant l'instabilité génétique domine. Ses aînés de la génération Z dépassent rarement 60 ans, en France, pays pourtant assez préservé.

Né du nouveau monde, il vit dans une petite communauté, comme les autres autour d'un grand arbre structurant, l'arbre-vie. Un défrichement a permis des espaces de vie collective.

Il est fier de savoir déjà coudre, cuisiner, créer certains vêtements simples, trouver les plantes utiles aux remèdes et tisanes, partir en exploration avec d'autres jeunes. Il adore grimper à l'arbre-vie pour dire, le premier, qui vient rendre visite. Chaque groupe, héberge entre 2 et 10 familles environ, dans des Ker-terre (petites maisons fabriquées avec de la chaux et du chanvre) ou des chalet en bois appliquant des techniques enchevêtrement des matériaux, vivant en lien avec les groupes voisins, en complémentarité des savoirs, compétences et affinités. Entre le centralisme et le communautarisme, ils expérimentent une troisième voie, l'interconnexion, inspirée de l'observation de la nature, à commencer par les arbres.

Chaque groupe a récupéré certains objets utiles du monde d'avant, souvent avec un usage détourné de leur destination première. Les friches industrielles, ne sont pas encore assez « renaturées » pour être attractives, mais les plus jeunes aiment s'approprier ces espaces en créant des habitats de fortune et de nouveaux modes de vie.

Un concept avait notamment réveillé des consciences du monde d'avant, celui des 500 esclaves énergétiques, concept né dès les années 1940. Oui, un européen avec ses besoins aurait dû remplacer l'énergie qu'il brûlait sans y prêter attention par la force de 500 de ses semblables, concept comme l'aurait fait un seigneur avec ses serfs. On les moquait désormais comme les 500 fois esclaves de leurs désirs. Ceux qui avaient oublié que le pétrole, le trading à haute fréquence, les Paris-New York en 7 heures même, ne se mangent pas, ne se boivent pas, ne se respirent pas, ne se partagent pas. Ceux par qui tout avait basculé.

Un mouvement s'était installé progressivement, pour se préparer à la fin de l'énergie. Certes, en 2050 tout le monde dépend l'un de l'autre, mais pour partager, discuter, s'organiser,

trouver des solutions, et sans le chercher, avoir un but commun. Tout n'est pas simple, on meurt aussi, de cancer de la peau, de sous-nutrition. On survit malgré tout.

Il n'y a plus de monnaies, mais des échanges de services, de savoirs, de conseils pratiques. Les écrans existent, issus de téléphones encore utilisables, souvent les plus anciens. Ils permettent de communiquer, via des réseaux de fortune entretenus par une confrérie spécialisée, héritée des compagnons de l'ancien temps. Certains savoirs antérieurs se sont transmis oralement, ou via des livres. Ceux-ci sont parfois conservés comme des reliques dans des armoires de métal, anciennement appelées « serveurs ». L'internet n'est plus qu'un réseau très limité, utilisé pour la sécurité et l'approvisionnement. Communiquer est redevenu un échange épistolaire, imposant un décalage entre émetteur et récepteur.

Samuel s'active au potager collectif, pédale une heure pour faire tourner la grande machine à laver de famille, puis joue des heures avec les enfants. Ce sont les grands enfants qui ont presque tout appris à Samuel, comme il le fait à son tour. A noter que beaucoup de vocabulaire et de matières, désormais obsolètes, ont disparu (au hasard : le marketing, les process, l'administration).

Le groupe maîtrise l'alimentation, désormais premier savoir avec la connaissance des espèces vivantes de la région, et sait se nourrir localement. Cela permet de se passer de viande sans limite de temps, via les plantes et les racines. Le palais s'est adapté à ces saveurs acres et a oublié la parenthèse civilisationnelle de l'hyper-sucré. Samuel ne pourrait même pas apprécier un bonbon.

Les routes sont désertées de tout véhicule, sauf quelques camionneurs roulant à l'odeur d'huile de friture et à l'allure d'escargot, tentent encore de livrer des marchandises à d'autres territoires mal pourvus. Samuel peut aller où bon lui semble à vélo, maîtrisant déjà son territoire à 30 km à la ronde. Les chevaux sont redevenus très utiles, surtout pour la traction.

Les fêtes sont plus simples, en extérieur, sans distinctions de générations, comme pouvait l'être un mariage. On apprend la musique, pour y jouer et festoyer.

Né d'une page blanche, il ne manque presque rien à Samuel dans cet échange constant avec le vivant, les pieds dans la terre. Son regard se porte vers l'azur. Il rêve de voyages lointains, un jour peut-être, quand on aura retrouvé le goût de la conquête, de l'inconnu.